

arrachait la Vénétie aux Habsbourg et les subordonnait aux Hohenzollern.

Le monarque autrichien oubliera-t-il ce drame? Ne comprendra-t-il point que, cette fois, il s'agit de l'existence de sa maison? Il montrerait dans ce cas une complète inconscience de sa haute mission, de ce que lui réserve l'avenir, et des services qu'il peut rendre à l'Europe. Placé à la tête d'une confédération qui préserverait le continent des envahissements de l'Allemagne, il s'acquerrait des titres sûrs à l'appui de ceux (et ils sont nombreux) qui redoutent ces envahissements et il obtiendrait en même temps les moyens de reconquérir dans une paix glorieuse le prestige perdu. Cette conception n'est-elle pas digne de tenter celui qui règne à Vienne? Pourquoi ne séduirait-elle pas le successeur de l'empereur actuel? Sans doute, les « poussées » de « germanisme » ont déterminé la politique vacillante de François-Joseph, mais les paroles qu'il adressait à ses peuples, à l'occasion de son soixante-dixième anniversaire, montrent que s'il a été victime des erreurs du german, il comprend cependant tous les devoirs du monarque cisleithan : « Que mes peuples le sachent bien : j'ai consacré ma vie à leur bien-être ; je me félicite de contribuer à leur prospérité, et je vois dans leur loyauté et leur patriotisme, et aussi dans la confiance réciproque qui règne entre eux et moi, les plus fermes bases sur lesquelles repose l'avenir de la patrie. » Ces paroles ne renferment-elles point la formule de l'Autriche nouvelle? N'impliquent-elles pas une opposition résolue à la propagande prussophile? Sinon, comment maintenir « la confiance réciproque » qui règne entre « les peuples d'Autriche et leur souverain »? Comment « assurer l'avenir » de cette patrie que les Pangermanistes ne songent qu'à détruire?

§ 4. — L'intérêt de l'Autriche, considérée dans son ensemble, domine les intérêts de ses peuples et de sa dynastie; or à notre époque réaliste, cet intérêt général se